360

(192)



# PRÉFACE
## *DE LA*
# NOUVELLE HÉLOÏSE:
OU
## *ENTRETIEN SUR LES ROMANS,*
ENTRE L'ÉDITEUR
ET UN HOMME DE LETTRES.

*Par* J. J. ROUSSEAU, *Citoyen de Geneve.*



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

# AVERTISSEMENT.

*Ce Dialogue ou Entretien ſuppoſé étoit d'abord deſtiné à ſervir de Préface aux Lettres des deux Amans. Mais ſa forme & ſa longueur ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil, je le donne ici tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'Ecrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût*

*fait son effet avant d'en discuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.*



PRÉFACE

# PRÉFACE
## *DE JULIE,*
OU
*ENTRETIEN SUR LES ROMANS.*

*N.* VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

*R.* Tout entier ? J'entends: vous comptez ſur peu d'imitateurs ?

*N.* *Vel duo, vel nemo.*

*R.* *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

*N.* Je n'ofe.

*R.* Tout eft ofé par ce feul mot. Expliquez-vous.

*N.* Mon jugement dépend de la réponfe que vous m'allez faire. Cette correfpondance eft-elle réelle, ou fi c'eft une fiction ?

*R.* Je ne vois point la conféquence. Pour dire fi un Livre eft bon ou mauvais, qu'importe de favoir comment on l'a fait ?

*N.* Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait

a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons, il reſte encore cette différence que le Portrait intéreſſe peu de Gens; le Tableau ſeul peut plaire au Public.

*R.* Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des Portraits, ils n'intéreſſent point: ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela?

*N*. Précisément.

*R*. Ainsi, j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayez répondu. Au reste, comme je ne puis satisfaire à votre question, il faut vous en passer pour résoudre la mienne. Mettez la chose au pis : ma Julie.....

*N*. Oh ! si elle avoit existé!

*R*. Hé bien ?

*N*. Mais sûrement ce n'est qu'une fiction.

*R*. Supposez.

*N*.

*N.* En ce cas, je ne connois rien de si maussade : Ces Lettres ne sont point des Lettres; ce Roman n'est point un Roman; les personnages sont des gens de l'autre monde.

*R.* J'en suis fâché pour celui-ci.

*N.* Consolez-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne sont pas dans la nature.

*R.* Je pourrois . . . . . Non, je vois le détour que prend votre curiosité. Pour-

quoi décidez-vous ainſi ? Savez-vous juſqu'où les Hommes différent les uns des autres ? Combien les caracteres ſont oppoſés ? Combien, les mœurs, les préjugés varient ſelon les temps, les lieux, les âges ? Qui eſt-ce qui oſe aſſigner des bornes préciſes à la Nature, & dire : Voilà juſqu'où l'Homme peut aller, & pas au-delà ?

*N.* Avec ce beau raiſonnement les Monſtres inouis, les Géans, les Pygmées, les chimeres de toute eſpece ; tout pourroit être admis

ſpéci-

ſpécifiquement dans la nature : tout ſeroit défiguré, nous n'aurions plus de modele commun ? Je le répete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

*R*. J'en conviens, pourvu qu'on ſache auſſi diſcerner ce qui fait les variétés de ce qui eſt eſſenciel à l'eſpece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoiſe ?

*N*. Que diriez-vous de celui qui, ſans exprimer ni

traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme?

*R*. Ni traits, ni taille? Etes-vous juste? Point de gens parfaits: voilà la chimere. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence; un jeune homme honnête & sensible,

plein

plein de foibleſſe & de beaux diſcours ; un vieux Gentilhomme entêté de ſa nobleſſe , ſacrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux & brave , toujours paſſionné par ſageſſe , toujours raiſonnant ſans raiſon......

*N*. Un mari débonnaire & hoſpitalier empreſſé d'établir dans ſa maiſon l'ancien amant de ſa femme....

*R*. Je vous renvoye à l'inſcription de l'Eſtampe(*).

---

(*) Voyez la ſeptieme Eſtampe.

*N.*

*N. Les belles Ames ?* . . . Le beau mot !

*R.* O Philoſophie ! combien tu prends de peine à retrécir les cœurs, à rendre les hommes petits !

*N.* L'eſprit romaneſque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies?... Qu'en dites-vous?... Et cette converſion ſubite au Temple ? . . . la Grace, ſans doute ?.....

*R.* Monſieur......

*N.* Une femme chrétienne,

ne, une dévote qui n'apprend point le catéchiſme à ſes enfans ; qui meurt ſans vouloir prier Dieu ; dont la mort cependant édifie un Paſteur, & convertit un Athée ! . . . . Oh ! . . .

*R*. Monſieur......

*N*. Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde, il eſt nul. Pas une mauvaiſe action ; pas un méchant homme qui faſſe craindre pour les bons. Des événements ſi naturels, ſi ſimples qu'ils le ſont trop : rien d'inopiné ; point de coup

de Théatre. Tout eſt prévu long-temps d'avance ; tout arrive comme il eſt prévu. Eſt-ce la peine de tenir regiſtre de ce que chacun peut voir tous les jours dans ſa maiſon, ou dans celle de ſon voiſin ?

*R*. C'eſt-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événements rares ? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en eſt point un ; vous l'avez dit vous-même. C'eſt un Recueil de Lettres...

*N*.

*N.* Qui ne ſont point des Lettres : je crois l'avoir dit auſſi. Quel ſtyle épiſtolaire ! Qu'il eſt guindé ! Que d'exclamations ! Que d'apprêts ! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes ! Quels grands mots pour de petits raiſonnemens ! Rarement du ſens, de la juſteſſe ; jamais ni fineſſe, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des penſées qui rampent toujours. Si vos perſonnages ſont dans la nature, avouez que leur ſtyle eſt peu naturel ?

*R.* Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainsi.

*N.* Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil ; & n'est-ce pas mon jugement que vous demandez ?

*R.* C'est pour l'avoir plus au long que je vous replique. Je vois que vous aimeriez-mieux des Lettres faites pour être imprimées.

*N.* Ce souhait paroît assez bien fondé pour celles

qu'on

qu'on donne à l'impreſſion.

*R*. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer ?

*N*. L'Auteur comme il veut s'y montrer ; ceux qu'il dépeint tels qu'ils ſont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un Portrait vigoureuſement peint ; pas un caractere aſſez bien marqué ; nulle obſervation ſolide ; aucune connnoiſſance du monde. Qu'apprend-on dans la petite ſphere de deux ou trois Amants ou Amis

toujours

toujours occupés d'eux ſeuls?

*R*. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes ſociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement eſt ſévere ; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injuſtice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces Lettres ; moins pour excuſer les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la ſource.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir que dans le commerce

ce du monde ; les paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des Solitaires. S'enſuit-il delà que leur langage ſoit fort énergique ? Point du tout; il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce qu'il

faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentiments qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés ayent ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans? Non; la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas

même

même à perſuader ; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes ; l'y ſent-on mieux que dans les hameaux ?

*N*. C'eſt-à-dire, que la foibleſſe du langage prouve la force du ſentiment ?

*R*. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Liſez une lettre d'amour faite par un Auteur dans ſon

cabinet, par un bel eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, ſa lettre va, comme on dit, brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut être ; mais d'une agitation paſſagere & ſeche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée ; une lettre d'un Amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours

la

la même chofe, & n'a jamais achevé de dire ; comme une fource vive qui coule fans ceffe & ne s'épuife jamais. Rien de faillant, rien de remarquable ; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrafes; on n'admire rien, l'on n'eft frappé de rien. Cependant on fe fent l'ame attendrie; on fe fent ému fans favoir pourquoi. Si la force du fentiment ne nous frappe pas, fa vérité nous touche, & c'eft ainfi que le cœur fait parler au cœur. Mais ceux qui ne fentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des paffions, ne con-

noiffent

noiſſent point ces ſortes de beautés & les mépriſent.

*N.* J'attends.

*R.* Fort bien. Dans cette derniere eſpece de lettres, ſi les penſées ſont communes, le ſtyle pourtant n'eſt pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'eſt qu'illuſion ; il ſe fait, pour ainſi dire, un autre Univers ; il s'entoure d'objets qui ne ſont point, ou auxquels lui ſeul a donné l'être ; & comme il rend tous ſes ſentiments en images, ſon langage eſt toujours figuré.

Mais ces figures ſont ſans juſteſſe & ſans ſuite ; ſon éloquence eſt dans ſon déſordre ; il prouve d'autant plus qu'il raiſonne moins. L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait ; elle en fait alors ſon idole ; elle le place dans le Ciel ; & comme l'enthouſiaſme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthouſiaſme de l'amour emprunte auſſi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les

délices du ſéjour céleſte. Dans ces tranſports, entouré de ſi hautes images, en parlera-t-il en termes rampants? Se réſoudra-t-il d'abaiſſer, d'avilir ſes idées par des expreſſions vulgaires? N'élevera-t-il pas ſon ſtyle? Ne lui donnera-t-il pas de la nobleſſe, de la dignité? Que parlez-vous de Lettres, de ſtyle épiſtolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela! ce ne ſont plus des Lettres que l'on écrit, ce ſont des Hymnes.

*N.* Citoyen, voyons votre pouls?

*R*. Non : voyez l'hiver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience ; un autre pour le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin ; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpece. Deux ou trois jeunes gens ſimples, mais ſenſibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſon-

gent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe connoiſſent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre n'ait plus rien à faire entr'eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes ? Ils ſont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété ? Pleins du ſeul ſentiment qui les occupe, ils ſont dans le délire, & penſent philoſopher. Voulez-vous qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir ? Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer; ils rapportent tout à leur

leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, eſt-elle moins amuſante que tout l'eſprit qu'ils pourroient étaler ? Ils parlent de tout ; ils ſe trompent ſur-tout ; ils ne font rien connoître qu'eux ; mais en ſe faiſant connoître, ils ſe font aimer : Leurs erreurs valent mieux que le ſavoir des Sages : Leurs cœurs honnêtes portent par-tout, juſques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils ſe refuſent aux

vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils ſentent, ils ſe replient ſur eux-mêmes ; ils ſe détachent du reſte de l'Univers ; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

*N.* Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en Philoſophes, même en penſant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes

de mérite, & ce jeune homme un meilleur obſervateur. Je ne fais point de comparaiſon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeſtique effacent les fautes du premier âge: la chaſte épouſe, la femme ſenſée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même eſt un ſujet de critique : la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhenſible ; on diroit que ce ſont deux livres différens que les mêmes perſonnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens rai-

raiſonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le ſoient devenus? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la ſageſſe empêchent de les attendre; le mal ſcandaliſe avant que le bien puiſſe édifier; enfin le lecteur indigné ſe rebute & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

*R*. Je penſe, au contraire, que la fin de ce recueil ſeroit ſuperflue aux lècteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainſi, ceux qui n'a-

cheveront

cheveront pas le livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raiſon nue que les remedes mal deguiſés.

*Coſi all' egro fanciul porgiamo aſperſi*
*Di ſoave licor gl'orli del vaſo ;*
*Succhi amari ingannato in tanto ei beve,*
*E dall' inganno ſuo vita riceve.*

*N.* J'ai peur que vous ne vous trompiez encore : ils ſuceront les bords du vaſe, & ne boiront point la liqueur.

*R.* Alors ce ne ſera plus ma faute ; j'aurai fait de mon mieux pour la faire paſſer.

Mes jeunes gens ſont aimables ; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-temps avec eux pour

pour s'y plaire ; & ce n'eſt qu'après avoir déploré leurs fautes qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéreſſent pas tout d'un coup ; mais peu à peu elles attachent : on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grace & la facilité n'y ſont pas, ni la raiſon, ni l'eſprit, ni l'éloquence ; le ſentiment y eſt, il ſe communique au cœur par degrés, & lui ſeul à la fin ſupplée à tout. C'eſt une longue romance dont les couplets pris à part n'ont rien qui touche, mais dont la ſuite produit à la fin ſon effet. Voilà ce que j'éprouve

en les lisant : dites-moi si vous sentez la même chose ?

*N*. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet est tout simple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraisonnement continuel de vos bonnes gens. Un Solitaire peut les goûter ; vous en avez dit la raison vous-même. Mais avant que de publier ce manuscrit, songez que le pu-

blic n'eſt pas composé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux ſeroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Celadon, votre Edouard pour un D. Quichote, vos caillets pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amuſât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent gueres: il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

*R*. La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet Ouvrage m'encourage à le publier.

*N.*

*N.* Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

*R.* Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premiérement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui diſent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choiſis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils ſoutiennent les maximes du monde,

ils ſont ſuperflus ; & s'ils les combattent, ils ſont inutiles. Ils trouvent ceux qui les liſent liés aux vices de la ſociété, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inſtant ſon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réſiſtance invincible, eſt toujours forcé de garder ou reprendre ſa prémiere ſituation. Je ſuis perſuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet eſſai, du moins une fois en leur vie ; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne

ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oiſifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuſes ſociétés, plus les obſtacles diminuent. Il eſt un terme où ces obſtacles ceſſent d'être invincibles, & c'eſt alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit iſolé, comme on ne ſe hâte pas de lire pour faire parade de ſes lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un ſi grand contrepoids au-

dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la ſolitude auſſi-bien que du grand monde, force de recourir aux livres amuſans, ſeule reſſource de qui vit ſeul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impreſſion : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient ſervir à la fois d'amuſement, d'inſtruction, de conſolation au campagnard, malheureux

malheureux ſeulement parce qu'il penſe l'être, ne ſemblent faits au contraire que pour le rebuter de ſon état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend mépriſable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires; voilà les acteurs de tous vos romans. Le rafinement du goût des villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fauſſes vertus ternit l'éclat des véritables; le manege

nege

nege des procédés eſt ſubſtitué aux devoirs réels ; les beaux diſcours font dédaigner les belles actions, & la ſimplicité des bonnes mœurs paſſe pour groſſiéreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux ſur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchiſe avec laquelle il reçoit ſes hôtes, & traiter de brutale orgye la joie qu'il fait régner dans ſon canton ? Sur ſa femme, qui apprend que les ſoins d'une mere de famille ſont au-deſſous des Dames de ſon rang ? Sur ſa fille à qui les airs contournés & le jargon

de la ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient mazure, & vont dans la capitale, où, le pere avec ſa croix de ſaint Louis, de Seigneur qu'il étoit devient valet ou chevalier d'induſtrie ; la mere établit un brelan ; la fille attire les joueurs, & ſouvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de miſere & deshonorés.

Les Auteurs, les Gens de

Lettres, les Philoſophes ne ceſſent de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes villes; ſelon eux fuir Paris, c'eſt haïr le genre humain; le peuple de la campagne eſt nul à leurs yeux; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pieces de Théâtre, tout tire ſur les Provinciaux; tout tourne en déri-

ſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques ; tout prêche les manieres & les plaiſirs du grand monde : c'eſt une honte de ne les pas connoître ; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaiſirs imaginaires peuple Paris de jour en jour ? Ainſi les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncelent, entaſſent les habitans de chaque pays ſur quelques points du territoire, laiſſant tout le reſte en friche & déſert : ainſi pour faire briller les Capita-

les

les, ſe dépeuplent les Nations ; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des ſots, fait courir l'Europe à grands pas vers ſa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoiſonnées. C'éſt le métier des Prédicateurs de nous crier : *Soyez bons & ſages*, ſans beaucoup s'inquietter du ſuccès de leurs diſcours ; le citoyen qui s'en inquiette ne doit point nous crier ſotement : *Soyez bons* ; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N.

*N.* Un moment : reprenez haleine. J'aime les vues utiles ; & je vous ai ſi bien ſuivi dans celle-ci que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il eſt clair, ſelon votre raiſonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination, la ſeule utilité qu'ils puiſſent avoir, il faudroit les diriger vers un but oppoſé à celui que leurs Auteurs ſe propoſent ; éloigner toutes les choſes d'inſtitution ; ramener tout à la nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & ſimple ; les guérir des fantai-

ſies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais plaiſirs ; leur faire aimer la ſolitude & la paix ; les tenir à quelques diſtances les uns des autres ; & au lieu de les exciter à s'entaſſer dans les Villes, les porter à s'étendre également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Paſteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illuſtres Payſans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philoſophant ſur la nature, ni d'au-

tres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les livres ; mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique & l'agriculture ont des plaisirs qu'ils ne savent pas connoître; que ces plaisirs sont moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent ; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicatesse; qu'un homme de mérite qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille & devenir lui-même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusements des Villes ; qu'une ménagere

des champs peut être une femme charmante, auſſi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites-maîtreſſes ; qu'enfin les plus doux ſentiments du cœur y peuvent animer une ſociété plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordants & ſatyriques ſont le triſte ſupplément de la gaîté qu'on n'y connoît plus ? Eſt-ce bien cela ?

*R.* C'eſt cela même. A quoi j'ajouterai ſeulement une réflexion. L'on ſe plaint que les Romans troublent

les têtes : je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plai-

ſirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient ſages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires : pour les inſtruire, il faut qu'ils leur plaiſent, qu'ils les intéreſſent ; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes ſociétés ; ils doivent les montrer fauſſes & mépriſables, c'eſt-à-dire, telles qu'elles ſont. A tous ces titres un Roman, s'il eſt bien fait, au moins s'il eſt utile,

doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monsieur, comment la folie du monde est sagesse.

*N.* Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fiérement. Il me reste une seule difficulté. Les Provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole: il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre destiné pour les Solitaires est d'abord jugé par les gens

gens du monde; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

*R.* La réponse est facile. Vous parlez des beaux-esprits de Province ; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris font la fortune des Libraires de Province.

*N*. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

*R*. Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut se faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite ? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils employent la soirée à lire

au coin de leur ſeu les livres amuſans qui leur tombent ſous la main. Dans leur ſimplicité groſſiere, ils ne ſe piquent ni de littérature ni de bel-eſprit ; ils liſent pour ſe déſennuyer & non pour s'inſtruire ; les livres de morale & de philoſophie ſont pour eux comme n'exiſtant pas : on en feroit en vain pour leur uſage ; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur ſituation, vos Romans ne ſervent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un

deſert affreux, & pour quelques heures de diſtraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de malaiſe & de vains regrets. Pourquoi n'oſerois-je ſuppoſer que, par quelque heureux hazard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs, & que l'image des plaiſirs d'un état tout ſemblable au leur, le leur rendra plus ſupportable? J'aime à me figurer deux époux liſant ce recueil enſemble, y puiſant un nouveau courage pour ſupporter

ter

ter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modele ? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre & s'affermisse ? En quittant leur lecture, ils ne seront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs de-

voirs

voirs s'annobliront à leurs yeux ; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature: ses vrais sentiments renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions ; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en paysans.

*N.* Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille..... Mais les filles ; n'en dites-vous rien ?

*R.*

*R.* Non. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré ſon titre, ne ſe plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à riſquer.

*N.* A merveille ! Auteurs érotiques venez à l'école : vous voilà tous juſtifiés.

*R.* Oui, s'ils le ſont par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

*N.* L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

*R*. Je ſuis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger des livres (*) : ſi vous la trouvez bonne, ſervez-vous en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la jeuneſſe. Je ne connois point de projet plus inſenſé. C'eſt commencer par mettre le feu à la maiſon pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers ſon objet la morale de ces ſortes d'ouvrages, on adreſſe toujours cette mo-

(*) 2e Partie, page 194.

rale aux jeunes filles (*), ſans ſonger que les jeunes filles n'ont point de part aux déſordres dont on ſe plaint. En général, leur conduite eſt réguliere, quoique leurs cœurs ſoient corrompus. Elles obéiſſent à leurs meres en attendant qu'elles puiſſent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, ſoyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

*N*. L'obſervation vous eſt contraire en ce point. Il

(*) Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

ſemble

ſemble qu'il faut toujours au ſexe un temps de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'eſt un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles ſont faciles & les femmes ſéveres : c'eſt le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au ſcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime eſt compté pour rien.

*R*. A l'enviſager par ſes ſuites on n'en jugeroit pas

ainſi. Mais ſoyons juſtes envers les femmes ; la cauſe de leur déſordre eſt moins en elles que dans nos mauvaiſes inſtitutions.

Depuis que tous les ſentiments de la nature ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'inique deſpotiſme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans ; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis, que victimes de l'avarice ou de la vanité des parents, de jeunes femmes effacent par un déſordre, dont elles ſont gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-

lez-vous donc remédier au mal ? remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres & meres. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions ; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime ; & la morale des livres ſera toujours vaine, parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

*N.* Aſſurément la vôtre

n'eſt

n'eſt pas ſervile ; mais à force d'être libre, ne l'eſt-elle point trop ? Eſt-ce aſſez qu'elle aille à la ſource du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en faſſe ?

*R.* Du mal ? A qui ? Dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains ? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpérer quelque ſuccès pour ces

Lettres, je ſuis très-perſuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

*N*. Il eſt vrai que vous avez une excellente Prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes : j'étois fâché que vous leur défendiſſiez de nous faire des ſermons (*).

*R*. Vous êtes preſſant ; il faut me taire : je ne ſuis ni aſſez fou ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſ-

(*) Voyez la Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, p. 81, premiere édition.

ſons

ſons cet os à ronger à la critique.

*N.* Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on ſur tout le reſte rien à dire à tout autre, comment paſſer au ſévere cenſeur des ſpectacles, les ſituations vives & les ſentiments paſſionnés dont tout ce recueil eſt rempli ? Montrez-moi une ſcene de théatre qui forme un tableau pareil à ceux du boſquet de Clarens (*) & du cabinet de toilette ? Reliſez la lettre

(*) On prononce *Claran*.

ſur les ſpectacles ; reliſez ce recueil..... Soyez conſéquent, ou quittez vos principes..... Que voulez-vous qu'on penſe ?

*R*. Je veux, Monſieur, qu'un critique ſoit conſéquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Reliſez mieux l'écrit que vous venez de citer ; reliſez auſſi la préface de Narciſſe, vous y verrez la réponſe à l'inconſéquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront ſans

doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous...

*N.* Je me rappelle deux paſſages (*)... Vous eſtimez peu vos contemporains.

*R.* Monſieur, je ſuis auſſi leur contemporain ! O ! que ne ſuis-je né dans un ſiecle où je duſſe jetter ce recueil au feu !

*N.* Vous outrez, à votre ordinaire ; mais juſqu'à certain point vos maximes ſont

(*) Préface de Narciſſe, page 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert p. 223, 224.

aſſez

aſſez juſtes. Par exemple, ſi votre Héloïſe eût été toujours ſage, elle inſtruiroit beaucoup moins; car à qui ſerviroit-elle de modele? C'eſt dans les ſiecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela diſpenſe de les pratiquer; & l'on contente à peu de fraix, par une lecture oiſive, un reſte de goût pour la vertu.

*R.* Sublimes Auteurs, rabaiſſez un peu vos modeles, ſi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a

n'a point ſouillée? Eh! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

*N*. Votre jeune homme a déja fait ces réflexions: mais n'importe; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer enſuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inſpirer l'amour aux filles & la réſerve aux femmes, c'eſt renverſer l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philoſophie a proſcrite. Quoi que vous en

puiſſiez dire, l'amour dans les filles eſt indécent & ſcandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puiſſe autoriſer un amant. Quelle étrange maladreſſe que d'être indulgent pour les filles, qui ne doivent point vous lire, & ſévere pour les femmes, qui vous jugeront ! Croyez-moi, ſi vous avez peur de réuſſir, tranquilliſez-vous : vos meſures ſont trop bien priſes pour vous laiſſer craindre un pareil affront. Quoi qu'il en ſoit, je vous garderai le ſecret ; ne ſoyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la

bonne heure ; mais gardez-vous de l'avouer.

*R.* De l'avouer, Monſieur ? Un honnête homme ſe cache-t-il quand il parle au Public ? Oſe-t-il imprimer ce qu'il n'oſeroit reconnoître ? Je ſuis l'Editeur de ce livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

*N.* Vous vous y nommerez ? Vous ?

*R.* Moi-même.

*N.* Quoi ! Vous y mettrez votre nom ?

*R.* Oui, Monſieur.

*N.* Votre vrai nom? *Jean-Jacques* ROUSSEAU, en toutes lettres?

*R.* *Jean-Jacques Rouſſeau* en toutes lettres.

*N.* Vous n'y penſezpas! Que dira-t-on de vous?

*R.* Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier; mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on

trouve

trouve le livre mauvais en lui-même, c'eſt une raiſon de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

*N*. Etes-vous content de cette réponſe ?

*R*. Oui, dans des temps où il n'eſt poſſible à perſonne d'être bon.

*N*. Et les belles ames, les oubliez-vous ?

*R*. La nature les fit, vos inſtitutions les gâtent.

*N.* A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots : *Par J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Geneve !*

*R. Citoyen de Geneve ?* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

*N.* Vous portez vous-même un nom qui n'eſt pas ſans honneur, & vous avez auſſi quelque choſe à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois pouvoir vous

en

en empêcher ; mais ſi vous en faites la ſotiſe, j'approuve que vous la faſſiez hautement & franchement. Cela du moins ſera dans votre caractere. Mais à propos ; mettrez-vous auſſi votre deviſe à ce livre ?

*R.* Mon Libraire m'a déja fait cette plaiſanterie, & je l'ai trouvée ſi bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monſieur, je ne mettrai point ma deviſe à ce livre ; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraye moins que jamais de l'avoir priſe. Souvenez-vous que je

ſongeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le ſoin d'excuſer un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me ſuis accuſé d'avance plus fortement peut-être que perſonne ne m'accuſera. Celui qui préfere la vérité à ſa gloire peut eſpérer de la préférer à ſa vie. Vous voulez qu'on ſoit toujours conſéquent; je doute que cela ſoit poſſible à l'homme; mais ce qui lui eſt poſſible eſt d'être toujours vrai: voilà ce que je veux tâcher d'être.

*N.* Quand je vous demande si vous êtes l'auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question?

*R.* Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

*N.* Mais vous refusez aussi de dire la vérité?

*R.* C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire: Vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des Auteurs? Comment

oſez-vous faire une queſtion que c'eſt à vous de réſoudre?

*N.* Je la réſoudrois bien pour quelques Lettres; elles ſont certainement de vous; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on ſe puiſſe contrefaire à ce point. La nature qui n'a pas peur qu'on la méconnoiſſe change ſouvent d'apparence, & ſouvent l'art ſe décele en voulant être plus naturel qu'elle: c'eſt le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil eſt plein de choſes d'une mal-

adreſſe que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries ; où eſt l'homme capable de mieux faire qui pourroit ſe réſoudre à faire ſi mal ? Où eſt celui qui auroit laiſſé la choquante propoſition que ce fou d'Edouard fait à Julie ? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme qui voulant toujours mourir a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien ? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire,

il

il faut marquer avec ſoin les caracteres ; il faut exactement varier les ſtyles ? Infailliblement avec ce projet il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caracteres, & que les amis confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe ; tout ce qui l'approche doit lui reſſembler ; tout doit devenir Julie autour d'elle ; tous

ſes

ſes amis ne doivent avoir qu'un ton ; mais ces choſes ſe ſentent , & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient , l'inventeur n'oſeroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient ſimple à force de fineſſe , ne lui convient plus. Or c'eſt là qu'eſt le ſceau de la vérité ; c'eſt là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

*R.* Hé bien, vous concluez donc ?

*N*. Je ne conclus pas; je doute, & je ne ſaurois vous dire, combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, ſi tout cela n'eſt que fiction, vous avez fait un mauvais livre : mais dites que ces deux femmes ont exiſté; & je relis ce Recueil tous les ans juſqu'à la fin de ma vie.

*R*. Eh! qu'importe qu'elles ayent exiſté? Vous les chercheriez en vain ſur la terre. Elles ne ſont plus.

*N*. Elles ne ſont plus?

Elles furent donc?

*R.* Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent, elles ne sont plus.

*N.* Entre nous, convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

*R.* Elles sont ce que vous les forcez d'être pour ne point me trahir ni mentir.

*N.* Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe

phe ſeule dit tout.

*R*. Je vois qu'elle ne dit rien ſur le fait en queſtion : car qui peut ſavoir ſi j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuſcrit, ou ſi c'eſt moi qui l'y ai miſe ? Qui peut dire, ſi je ne ſuis point dans le même doute où vous êtes? Si tout cet air de miſtere n'eſt pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance ſur ce que vous voulez ſavoir ?

*N*. Mais enfin, vous connoiſſez les lieux? Vous avez été à Vevai ; dans le pays de Vaud?

*R*.

*R.* Plusieurs fois ; & je vous déclare que je n'y ai point oui parler du Baron d'Etange ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens : je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces Lettres. J'y ai passé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, autant que je puis me rappeller la situation du pays, j'ai remarqué dans ces Lettres, des transpositions

de lieux & des erreurs de Topographie; ſoit que l'Auteur n'en ſût pas d'avantage; ſoit qu'il voulût dépayſer ſes Lecteurs. C'eſt là tout ce que vous apprendrez de moi ſur ce point, & ſoyez ſûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refuſé de vous dire.

*N.* Tout le monde aura la même curioſité que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette converſation pour toute Préface: Les éclairciſſements

néceſſaires

néceſſaires y ſont tous.

*R.* Vous avez raiſon : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reſte ces ſortes d'apologies ne réuſſiſſent gueres.

*N.* Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage ; mais j'ai pris ſoin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle ci. Seulement, je vous conſeille d'en tranſpoſer les rolles. Feignez que c'eſt moi qui vous preſſe de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections,

& à moi les réponſes. Cela ſera plus modeſte, & fera un meilleur effet.

*R.* Cela ſera-t-il auſſi dans le caractere dont vous m'avez loué ci-devant ?

*N.* Non, je vous tendois un piege. Laiſſez les choſes comme elles ſont.

*FIN.*

## *APPROBATION.*

J'AI lu par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé: *Préface de la Nouvelle Héloïſe*, ou *Entretien ſur les Romans, entre l'Editeur & un Homme de Lettres, par J. J. Rouſſeau, Citoyen de Geneve*; je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris le 10 Février 1761.

GIBERT.

---

*Le Privilege ſe trouvera à la fin du Recueil d'Eſtampes de la Nouvelle Héloïſe, que l'on mettra inceſſamment au jour.*